

SUZANNE

et le déclic

Tout est parti d'une feuille blanche et d'un café-serré. Suzanne et notre équipe sont en panne d'idées. La table ronde prévue a été annulée ; les invités n'étaient pas prêts. Cependant, Suzanne tient à sa rubrique et nous aussi. Nous avons une conversation à bâtons rompus. Deux idées viennent s'accrocher à notre insu le café-serré et le déclic. En pensant aux nombreux parcours de formateurs, l'une d'entre nous, Florence relève que le déclic semble être, pour les formateurs, un des critères d'une « bonne » formation. Et nous en restons là. Suzanne revient vers nous quelques jours plus tard et partage ses notes, ses lectures, ses échanges de correspondances. Elle nous demande d'organiser une table ronde pour l'aider à avancer dans sa réflexion. Quand il y a déclenchement, qu'est-ce qui fait qu'on se met en mouvement ? Que devrait-elle changer dans ses pratiques de formation à l'éducation permanente, à l'action politique ?
par Florence DARVILLE, Claire FRÉDÉRIC, Paul HERMANT et Suzanne



9

Lundi 16 octobre 2017

- **Conversation de café** avec Florence Darville, Claire Frédéric et Paul Hermant. L'humour permet-il d'agir ? Rire, sourire et puis ? Le billet d'humour allège la charge ... Le public demande de la légèreté ... Formation ... Déclic. Florence dit que c'est un des critères de réussite d'une « bonne » formation selon les formateurs.

- Reprendre les parcours de formateurs : voir ce qu'ils disent.
- Déclic ? Eurêka ?

- **Lecture de l'article de Rire pour s'en prendre à l'ordre policé du monde** de Jérôme Cotte dans Agir par la Culture n°49 – Printemps 2017. L'humour policé rassure sans cesse les rieurs d'être du bon côté. A part les corps orgueilleux emportés par le rire, rien ne bouge. Le second, l'humour éthique ou anarchisant, s'en prend précisément à cet ordre policé du monde. Il joue avec les identités, il déjoue les normes oppressantes établies. Il tourne en ridicule tout ordre fixe qui enserme la vie. (...)

L'humour brise les repères au lieu d'en donner de nouveaux. L'humour peut nous révéler que nous avons tort de tenir si fermement à certaines vérités. Café-serré ?

Mardi 24 octobre 2017

- **Lecture rapide d'une dizaine de parcours de formateurs et d'intervenants**

Différents secteurs, l'insertion professionnelle, l'éducation permanente, la jeunesse, les loisirs actifs, l'aide à la jeunesse, la littérature, ... Une variété d'expériences passant de la dégustation de vin à l'atelier audio-



visuel, du programme Excell à la conduite de projets socioculturels, de la supervision collective à l'écriture de contes. Qu'est-ce que les formateurs attendent de ce déclic ?

Retrouver la confiance en soi ; que ce soit par la dégustation de vin car pour pouvoir déguster du vin, il faut avoir confiance en ses sens et savoir s'écouter ; ils apprennent à croire ce qu'ils ressentent (DB) ou par les mathématiques car reprendre ce qu'est une moyenne, un pourcentage, une règle de trois et voir des femmes peu scolarisées, ayant une très mauvaise estime d'elles-mêmes, s'autoriser à entrer dans un monde dont elles sont exclues, un monde réservé à une élite (AB) ou quand le candidat-animateur a passé le cap de penser qu'il peut dire que le texte produit est bon ou pas et qu'il arrive à travailler à partir de ce que le groupe sait faire, alors c'est gagné ! (EK)

Permettre aux participants de reprendre, de manière lucide, le pouvoir de décider, d'agir. On dit souvent qu'une bonne formation est celle qui fait que si vous vous sentiez impuissant à l'entrée, à la sortie vous savez qu'il y a une part d'impossible dans le travail. Cela vous permet de trouver comment faire avec cette part d'impossibilité. Rentrer en formation épuisé, dépassé et en ressortir plein de courage et de volonté pour faire un travail qui lui s'avère toujours difficile. (MC)

S'autoriser à s'affranchir de routines mentales. Certains parlent de créativité intellectuelle à l'instar de la créativité artistique.

Se trans-former et après que se passe-t-il ? Cela suffit-il pour faire changement ? D'autres professionnels "pratiquent" le déclic; est-ce le même ? Que devrais-je changer dans mes pratiques de formation ?

- Proposer l'organisation d'une table ronde réunissant un.e artiste, un.e psychiatre, un.e animateur/trice socioculturelle, un.e journaliste de la presse alternative.

10

Caroline Lamarche : pas disponible – réponse par courriel

Sans titre - Message (HTML)

Fichier Edition Affichage Insertion Format Outils Actions ?

Envoyer Joindre au format Adobe PDF

À... Caroline

Cc...

Objet : Table ronde

Le 24/10/ 2017 à 11:37 : Courriel envoyé à Caroline Lamarche

Bonjour,

(...) Est-ce qu'un.e auteur.e utilise le "déclic" dans son écriture comme levier d'un quelque chose attendu chez le lecteur ? Comment se "fabrique"-t-il ? Qu'en attendre ? (...)

Le 25/10/17 à 22:00, Caroline Lamarche a écrit :

Bonjour
Personnellement je vis les ateliers de lecture que j'anime comme des démarches d'éducation permanente. Il ne suffit pas, en effet, d'être écrivain pour animer un atelier de lecture de romans, il faut aussi avoir le sens de l'interaction,

Sans titre - Message (HTML)

Fichier Edition Affichage Insertion Format Outils Actions ?

Envoyer Joindre au format Adobe PDF

À... Claire

Cc...

Objet : Table ronde

susciter le désir de poursuivre, interroger, lancer des pistes, poser des questions, dans l'espoir de provoquer des prises de conscience qui jaillissent d'autant plus spontanément qu'on est « dans une (ou des) histoire(s) » autrement dit que les participants peuvent se projeter, parler indirectement de ressentis parfois très personnels mais qui vont être médiatisés, protégés, par le fait de citer les mots ou les exemples du livre ou de s'identifier à l'auteur, ou à l'un ou l'autre personnage ou situation. C'est un processus dont on ne se lasse jamais et qu'il est très plaisant d'expérimenter en groupe : on va souvent plus loin ensemble que lors d'une lecture solitaire.

Je suis très attachée à cet outil comme porte d'entrée dans le royaume de la Littérature mais aussi comme moyen de progresser dans la connaissance de soi et des autres. Je propose des livres qui n'auraient pas forcément été choisis par les participants, des livres à la force exigeante, écrits par des hommes, des femmes, des livres qui offrent des pistes pour des réflexions diverses, sur le plan historique, sociétal, et formel, donc sensible (j'annonce qu'on va « entrer dans l'atelier » de l'écrivain en question).

Je n'ai pas étudié pour ma part le thème du « déclic » par la Littérature, mais il me semble que ce qui le provoque, c'est, plus que l'histoire racontées, le style de l'auteur, l'énergie de ses phrases, le choix inattendu de certains mots, tout ce qui surprend, envoûte, ouvre. Par exemple lorsque Hugo Claus écrit qu'un ballon chute « tel un melon tombant d'un avion » : c'est étonnant et beau, on n'y aurait pas pensé soi-même. Le déclic est souvent un moment de plaisir lié à une (bonne) surprise ou à la conjonction de deux éléments en apparence hétérogènes mais qui, en s'entrechoquant, réveillent nos sens et notre conscience. Et cette surprise, cet étonnement qui vous change, peut survenir aussi à propos des sujets les plus graves, par exemple quand Hector Abad compare les ganglions cancéreux marquant la peau délicate de sa soeur aux grains d'un rosaire, introduisant par là la notion d'intercession et d'espoir fou d'un miracle - car les médecins se disent impuissants à la guérir. On n'a jamais lu cela nulle part avant lui, ni avant nous : avant que chacun de nous ne s'en empare pour élargir l'expression de ses propres émotions.

Fabrique-t-on le déclic, comme écrivain? Je n'aime pas ce mot de « fabriquer » (ni peut-être celui de « déclic ») même s'il y a une dimension très technique dans l'écriture. Dans mon propre travail d'écriture, en plus du souci de raconter une histoire qui se tienne, j'essaie d'élargir le paysage habituel de la description, de trouver des images inédites. Je vois l'écriture comme un travail de laboratoire : j'essaie une chose (une formulation) puis l'autre, si elle ouvre de nouveaux territoires en moi-même et par là relance mon plaisir d'écrire, c'est qu'elle changera aussi le lecteur, si du moins il accepte de se « laisser transformer » par la lecture.

Du reste je ne crois pas qu'on puisse se transformer « individuellement ». Il y a quelque chose, dans la transformation « individuelle » (par l'écriture par exemple, mais aussi par la lecture profonde) qui vous relie à une énergie globale et vous fait accéder à « un autre niveau d'existence », toujours en lien avec autrui. Dans ce processus la mixité sociale me semble (ou devrait être) acquise d'emblée, dans la mesure où il ne s'agit pas de « milieux » mais de « longueurs d'onde », de niveaux de conscience, d'accès à l'universel - là me semble-t-il se joue la fraternité et l'échange de connaissances.

Bien cordialement.
Caroline

11

La table ronde a été conçue par Florence Darville, Claire Frédéric et Paul Hermant sous forme d'une émission radio fictive d'une heure en direct à l'étage d'un café bruxellois. Nos trois invités, Charles Burquel, Elise Jacqmin et Alexandre Penasse réagissent à trois extraits audiovisuels. Ces trois extraits audiovisuels servent de balises pour guider l'échange. Après chaque diffusion, il y a un temps fictif de pub de 2' pour que les invités rassemblent leurs réflexions. Ensuite, un échange libre de 10 à 15 minutes a lieu. Pour le montage de cette rencontre, Florence et Claire ont choisi des extraits qui permettent à Suzanne d'avancer dans sa réflexion mettant de côté malheureusement plusieurs exemples et passages où les invités analysent les différentes séquences. Cependant, la retranscription dans son entièreté est disponible sur notre site. Rappelons que la préoccupation de Suzanne est ce qui fait déclic, déclenchement dans une formation. Quand il y a déclenchement, qu'est-ce qui fait qu'on se met en mouvement ? Que devrait-elle changer dans ses pratiques de formation à l'éducation permanente, à l'action politique ?

Table ronde

Secouez-vous les idées : Bienvenue à tous, je vais vous demander de vous présenter à tour de rôle.

Alexandre Penasse : J'ai 38 ans. Je vis à Bruxelles. Je suis rédacteur en chef du journal *Kairos*, journal qui existe depuis plus de cinq ans et qui en est à son 32ème numéro. Un journal réalisé en majeure partie par des bénévoles.

Elise Jacquemin : Je suis directrice du *Miroir Vagabond* dans le nord de la Province du Luxembourg à Hotton. Nous sommes une trentaine de travailleurs de la région et nous travaillons au développement socioculturel local d'une région rurale. C'est une asbl née dans les années 80 sur base bénévole.

Charles Burquel : Je suis psychiatre, directeur d'un centre de santé mentale, *La Gerbe* et président de la ligue francophone bruxelloise de santé mentale mais lorsque j'ai entendu la raison pour laquelle nous nous rencontrons aujourd'hui, ça m'a évoqué surtout le travail que j'ai mené dans les montagnes péruviennes pendant plusieurs années. J'ai un certain âge par rapport à mes jeunes collègues ici présents.

Premier extrait : Le café serré de Thomas Gunzig : « ... Ces derniers mois, il y a de nouveau des petites théories politique à la con. Une petite théorie à la con est l'idée du ruissellement selon laquelle quand il y a des riches vraiment riches et il faut faire en sorte qu'ils deviennent encore plus riches. Pas d'impôt sur la fortune, pas de cadastre, pas de contrôle ... »

Alexandre : Il touche à beaucoup de choses mais j'y pensais encore ce matin, dans les médias, il n'y a plus de politique, plus de débat, plus de confrontation. Thomas Gunzig dit des choses vraies, intéressantes sous la forme de l'humour parce que l'humour est indispensable mais ça dépolitise complètement ses propos. Un billet d'humeur est perçu comme une opinion. Au mieux on pourra en rire et ce qu'on soit de droite ou de gauche, Bruno Colmant ou Raoul Hedebouw pourraient en rire mais on ne touche pas à la vérité et on est loin du déclic. Même si ce qu'il dit est intéressant, il reste le trublion-alibi des médias totalement soumis aux lois du marché. Il faudrait plutôt faire un débat, inviter des contradicteurs.

12

Charles : On peut être d'accord avec ce qu'il dit mais c'est finalement assez superficiel, ce n'est qu'une opinion. Par rapport à ce qui préoccupe Suzanne, moi, j'ai aussi été pris dans des domaines liés à une certaine gauche. Ma surprise a été grande quand je me suis rendu compte des erreurs liées à cette manière de penser. Qu'est-ce qui fait l'intérêt de ces idées, par qui sont-elles partagées, comment les concrétiser dans un milieu social bien précis et comment ce milieu social lui-même le concrétise, ça, ce n'est pas évident.

Elise : Au *Miroir vagabond*, nous travaillons avec des personnes précarisées, exclues à qui on ne donne pas la parole et qui ont intériorisé qu'elles n'avaient peut-être pas d'avis à donner. On travaille essentiellement à les conscientiser sur la légitimité de leur parole. Ensuite, nous faisons des liens avec les institutions, des tiers, ce qu'on appelle les rencontres improbables pour activer ce fameux déclic, déclencher un changement. Nous utilisons les langages artistiques en veillant à ce qu'il y ait une représentation d'une création collective à un tiers, par exemple un élu communal ou les maris d'un groupe d'aides-soignantes qui n'avaient pas conscience de la pénibilité du métier de leurs épouses.

Alexandre : Un système qui produit de l'inégalité a besoin de monter les gens les uns contre les autres et le racisme institutionnalisé tel qu'il existe maintenant est l'effet d'un système inégalitaire. Ce système crée de la maladie, de la souffrance, de l'exclusion, il s'agit donc de prendre les problèmes à la racine. Nous avons fait le choix d'aller à la rencontre de nos lecteurs parce qu'ils ont quelque chose à dire sans nécessairement savoir comment l'exprimer, ils n'ont plus de canaux pour le faire. En créant un journal, on s'est dit qu'il fallait développer la connaissance et la conscience critique des choses. Mais ce n'est pas suffisant.

Charles : Je suis d'accord avec ce que tu dis. Ce que j'ai eu le plus de mal à réaliser, c'est comment des gens pris dans une conscience d'être dominés peuvent non pas aller vers la conscience du dominant mais aller vers quelque chose où ils ont la conscience d'être dominés. Ça a toujours été, dans ma vie, non pas lié à un trajet individuel mais à des projets collectifs, à des praxis institutionnelles.

Autrement dit à une manière d'agir, de créer et en même temps de réfléchir sur ce que nous faisons. Et si on avait à changer ce qui est important dans une profession, je prendrais l'exemple des infirmières. Elles sont bien formées et travaillent beaucoup mieux ici qu'au Pérou mais ici elles ne sont plus que dans la défense professionnelle alors que ce qui est le plus important pour elles c'est la vie quotidienne du patient. Elles devraient principalement s'intéresser à ça et surtout au corps de la personne, à ce qui est touché dans ce corps.



Charles poursuit sur l'importance de ce qui fait collectif constatant que souvent les intervenants ne font pas collectif.

La conversation s'anime.

Charles : C'est plus difficile à faire car nous-mêmes, nous avons plus de freins qu'on ne le croit, on est pris dans du discours parfois malgré nous. Comment travaille-t-on ça tout en travaillant avec d'autres ? Élise : Et c'est en ça que le langage artistique est une piste ... Charles : oui, mais vous allez plus loin qu'une expo ... Alexandre : C'est bien tout ça mais je ne pense pas que ce soit suffisant. Il faut des mots pour penser le monde, des relations et des échanges mais comment créer une force qui peut s'opposer à cette vague ? ... Charles : Qu'est-ce qu'on fait ? Je dois dire que je suis mal avec cette question.

Deuxième extrait : [Le discours prononcé par Marie-Aurore D'Awans, une comédienne qui lors de la remise du prix du meilleur espoir féminin des Prix de la Critique en appelle à l'engagement du secteur culturel auprès des migrants et des réfugiés.](#)

Alexandre : Il y a beaucoup de choses qui sont vraies dans ce qui est dit là mais il y a une mise en scène de la tristesse. Ce discours manque de contextualisation de la misère. Il faut aussi bouleverser nos manières de voir et de penser. Le scandale est quotidien. Nous ne sommes plus dans une démocratie! Nous ne pouvons plus rien attendre de l'Etat qui est une organisation au service de l'oligarchie.

Elise : Il est vrai que les injustices existaient déjà bien avant qu'il y ait des gens au parc Maximilien. Je trouve néanmoins que depuis la mise en place du Gouvernement Michel, il y a eu un basculement qui s'accompagne au niveau de la population d'une certaine perte du « bon sens ». On ne laisse pas des gens dans la rue que ce soient des réfugiés, des gens qui font la manche ou une mère de famille isolée qui se retrouve sans logement car le CPAS la met dehors. Ce qui m'émeut c'est que les écarts entre les très pauvres et les très riches se creusent de plus en plus et j'ai peur que les gens s'habituent à ces injustices. Les politiques n'y pallient déjà plus. Je me demande comment expliquer à mes enfants qu'il y a des gens qui dorment dehors. On nous formate à croire que c'est normal, que c'est leur choix mais ce n'est pas vrai.

Charles : Dans ce que dit Marie Aurore d'Awans, il y a une manière d'agir qui pour moi est étrange et que j'ai toujours refusée. C'est la technique des ONG. Je me demande si je ne me trompe pas du moins en partie car il y a un côté extrêmement vivant, sympathique, soutenant. Suite à une expérience professionnelle, j'ai changé mon modèle de ce qui fait changement mais avec la crainte que ce qui fait changement devienne quelque chose qui n'a pas une efficacité dans un groupe social. A moins que ce soit ça les nouvelles dynamiques collectives. Ce n'est pas la vision que j'avais de la dynamique relationnelle d'un quartier, d'une région.

Alexandre : Nous pensons avec des mots mais nous avons de moins en moins accès au discours vrai. Sans contextualisation, ce discours va permettre que les riches payent mais si on le contextualise alors il en deviendra gênant. Des gens sont prêts à donner de l'argent pour aider mais peu sont prêts à changer leur mode de vie pour ne plus engendrer cette misère. Le but n'est pas de culpabiliser mais il faudra changer notre société drastiquement.

Suzanne : En écoutant ce discours, je me suis demandée si dans un contexte déshumanisé, la générosité pouvait être un chemin d'accès au changement ? Est-ce politique ?

Charles raconte une expérience vécue au Congo concernant une réunion de 200 personnes et d'un procureur sur la question du viol des femmes et des nouvelles lois. A la fin de la réunion qui fut longue et intense, ils ont été interrogés non pas sur le contenu de la réunion mais sur leurs ressentis. Il relève qu'au milieu d'un endroit détruit par des militaires, on prenait en compte le ressenti des gens et il a trouvé cela très humain. Pour Alexandre, la vraie générosité est de changer notre société tandis que Elise trouve que la générosité c'est trop peu; les politiciens doivent s'emparer de ces questions.

Troisième extrait : [Discours politique de Christiane Taubira au meeting de Benoît Amon lors la campagne présidentielle de 2017 : « ... Nous faisons de la politique parce que nous avons le souci de la personne humaine, de sa dignité, de son intégrité, de sa relation aux autres ... »](#)

Charles : Ce sont beaucoup d'extraits qui montrent des manières de penser la politique et je pensais que la question était : qu'est-ce qui fait changement pour quelqu'un ou pour un groupe social ? Ce n'est pas un discours qui provoque le dédic, c'est parfois des rencontres significatives. J'ai découvert dans l'expérience du *Pianocktail* une chose essentielle :

Comment la personne peut se réinsérer dans les termes de l'échange; comment elle peut offrir quelque chose ou se permettre d'offrir quelque chose ça modifie le rapport entre les gens. On considère notre société non pas avec des exclus et les autres mais bien que l'ensemble fait société. Je m'appuie sur la pensée de Frantz Fanon, un psychiatre et essayiste martiniquais. Il dit je ne veux pas lutter contre le colonisateur mais le colonisateur et le colonisé, dont la pensée a été pervertie par le système colonial, font société. Nous sommes pris dans quelque chose ensemble et essayons de voir et faire ensemble, il n'y a plus les professionnels et les autres et ce n'est pas pour autant que je n'exerce plus ma profession.

Alexandre : Ca me fait penser à l'expérience psychosociale des faux patients qui se présentent en psychanalyse et qui présentent tous les troubles liés à une pathologie. Une fois intégrés dans l'unité psychiatrique, tous leurs comportements sont interprétés en fonction du diagnostic.

Charles : Et ça peut être pire, je parlais de praxis institutionnelle c'est comment à un moment on va jusqu'à adopter les pathologies que le système d'aide provoque. Comment penser nos institutions. Pour vivre en société, on doit créer des institutions pas dans le sens des grandes institutions mais dans le sens d'humains qui pensent le lien social comme ce qu'on fait ici, en ce moment, par votre revue mais il faut par ailleurs que cette pensée soit instituante, qu'elle fasse mouvement.

Alexandre : Justement et je vais revenir à l'extrait du discours politique. D'abord, ce n'est pas un discours politique mais un discours politicien d'un professionnel qui a un plan de carrière, qui travaille, qui doit se faire réélire. Il faut d'abord déprofessionnaliser le politique. Les discours politiques qu'on entend aujourd'hui entre autre à la Première, le matin, sont démobilisants.

Elise : Je ne suis pas fan du lien discours – politique et déjà je ne suis pas fan du mot déclic. Je n'aime pas ce mot car ça voudrait dire que quelque chose me tombe dessus alors qu'il s'agit d'un processus bien long qui n'est pas toujours linéaire, qui va être à retardement dont on ne verra parfois pas ce fameux déclic au bout de la journée ou dans deux ans. On ne percevra peut-être même pas ce changement. Par ailleurs, le discours passe par l'oralité et donc on baque une partie de la population plus populaire qui n'est pas à l'aise avec le discours. Et c'est en ça que nous avons choisi de passer par l'action et le langage artistique où on n'est pas d'emblée dans l'intellectuel mais dans le faire sans se poser la question de savoir s'il est réfugié, malade mental ou s'il a de l'argent. Cela peut passer aussi par des choses plus simples, ça vaut autant qu'un discours politique et ça a parfois plus d'impact. Ce n'est pas intellectualisé, c'est juste vécu, quelque chose se décale en soi qui change fondamentalement la personne et ça passe par le groupe.

La conversation s'anime.

Alexandre : Oui mais ils parlent, se rencontrent ... Charles : Je suis parfois surpris, il y a beaucoup de liens qui se font facilement... Elise : Chez nous, ça ne se fait pas si facilement si la rencontre improbable n'est pas provoquée ... Alexandre insiste sur le rôle des médias dans la construction mentale des réalités. Charles : Il y a parfois des liens qui peuvent se faire ... Elise : Certaines solidarités ... Charles : Des échanges ... Elise : liées au milieu rural ... Charles : en ville aussi ...

Alexandre : Dans les milieux bourgeois , il y a peu de chance que ça se passe. Georges Orwell parlait de la décence ordinaire qu'on retrouve dans les milieux populaires, des formes de solidarité et de générosité qu'on ne retrouve plus lorsque qu'on monte dans la hiérarchie de l'argent. Au plus on a de l'argent, au plus on s'éloigne de l'autre.

Charles : Comment travaille-t-on les réflexes racistes et autres ? Je remarque dans mon travail avec les couples et les familles que la filiation est plus forte que l'alliance. Il y a des réactions qui sont en nous, dont nous avons hérité et que nous devons travailler politiquement. Comme pour l'expérience que tu as eue, avec le football, Elise. Il est peut-être nécessaire qu'il y ait un travail de penser après ce qu'on a vécu et donc que les propos racistes puissent être travaillés si on veut politiser ou se politiser soi-même. C'est aussi en nous et ce n'est pas facile, je trouve.

Elise : C'est vrai. Le groupe de jeunes a ensuite travaillé à un projet photos montrant la mixité en reprenant des slogans qu'ils ont affichés dans les supermarchés de la région. Ce sont des endroits où on peut toucher Monsieur et Madame Toutlemonde. Ils ont dû négocier avec les directions. Ils se sont politisés. Est-ce qu'ils ont eu conscience qu'ils se sont politisés, je n'en sais rien et est-ce important ?

Charles : Non bien sûr, c'est une expérience positive mais ... si ça se referme.

Notes prises sur le vif en lisant Caroline Lamarche et en écoutant Charles Burquel, Elise Jacqmin et Alexandre Penasse. Fil de ma réflexion : Déclic ? Mouvement ? Que changer dans mes pratiques de formation à l'éducation permanente, à l'action politique ?

Préalable : Déclic ?

- Basculement ? Jaillissement ?
- Des processus dont les changements sont imperceptibles

Posture de formateur.e – posture d'intervenant.e

- Accepter qu'on n'est parfois pas grand-chose
- Jusqu'où j'accepte de me trans-former ?
- Considérer notre société non pas avec des exclus et les autres mais bien que l'ensemble fait société et permettre à chacun.e de s'insérer dans les termes de l'échange

Pratiques de formation – pratiques d'intervention

S'inscrire dans un temps long

- Ressentis médiatisés
- sens/conscience
- L'importance de la relation
- Travailler sur les représentations de l'autre, de soi et des mécanismes de domination
- Une création collective présentée à un tiers dans des rencontres improbables ; faire et faire-savoir
- Un travail de laboratoire

La pluralité

- Une équipe pluridisciplinaire, pluriculturelle, plurisociale
- Des groupes pluriels

Repolitiser les pratiques et les débats

- Mesurer l'intérêt des idées, comment les concrétiser dans un milieu social bien précis et comment ce milieu social lui-même les concrétise ?
- Un discours vrai, une histoire qui se tienne
- Un débat nécessite des analyses contradictoires
- Conscientiser sur la légitimité de la parole de ceux qui ne la prennent pas, à qui on ne la donne pas
- Travailler politiquement le **réflexe** raciste, sexiste, ...

Institutionnalisation – Désinstitutionnalisation

- créer des institutions dans le sens de lieux où des humains pensent le lien social, l'expérimentent et le réfléchissent, que ces lieux soient instituants et fassent mouvement.
- Place pour une société civile créative, imaginative et des initiatives non reconnues par les instances nationales

Reste à voir

- Passer par le corps pour faire changement ? Pour faire société ? Politique ?
- Faire mouvement ? Comment ? En fabriquant et en organisant la circulation de significations alternatives à la pensée dominante et qui donnent sens à la réalité collective et historique ? En créant des lieux pluriels où on peut construire son rapport à soi et aux autres pour faire société ?

A lire

Les damnés de la terre, le testament politique de Frantz Fanon
La décence ordinaire de George Orwell